

sont trop petits pour lui : il crée chaque jour des sciences nouvelles, des enseignements nouveaux, et rêve d'une vaste Pédagogie <sup>1</sup> seule capable de façonner les rares descendants d'une essence aussi géniale que la sienne. On s'extasie devant les progrès de la psychologie, qui a permis de renouveler la pédagogie et d'en obtenir des résultats surprenants — disent avec modestie les auteurs des réformes. Et un écrivain d'esprit <sup>2</sup>, dont le sens critique est généralement mieux aiguisé, se croit bien inspiré en admirant les méthodes nouvelles qu'ont étudiées les philosophes pour l'enseignement des mathématiques. Ils en sont bien satisfaits — c'est logique : pour ma part, je suis un peu plus préoccupé de voir que, malheureusement, les mathématiciens qui ont à interroger les enfants sont moins enthousiastes, beaucoup moins, sur les progrès de l'instruction. Car, après tout, où doit tendre l'enseignement des mathématiques ? à savoir et à comprendre les mathématiques, ou bien à éprouver des procédés pédagogiques ultra-modernes ? Je n'ai pas à trancher : je me fie au bon sens du lecteur.

En fait, ce piétinement, ce mépris du passé ne prouvent qu'une méconnaissance profonde de ses méthodes, une incompréhension totale de ses résultats : mais on jouit de discourir à perte de vue. Des mots, des mots — encore des mots ; mais la raison s'égaré, le sens critique s'efface devant l'intérêt, l'expérience cède le pas à l'art de discourir et, au lieu de consolider les bases, notre petit vermisseau vous expliquera rien moins que la structure de la matière et l'infini si simple des cieux, les lois de la conscience et de l'évolution, la dynamique du monde aussi bien que celle de la pensée. Pas plus.

Orgueil et vanité, je l'ai dit : sottise <sup>3</sup>.

---

1. Un jour que je passais par Lyon, on m'affirma qu'un professeur qui enseignerait toute sa vie la *Science de l'Education* aurait autant de peine qu'un autre à élever ses enfants, qui ne seraient ni mieux ni plus mal élevés que ceux du locataire d'en face : mais le Lyonnais, si accueillant, est particulariste et souvent peu bienveillant. J'estime donc qu'il ne faut pas faire état de ce propos qui n'est qu'une simple galéjade.

2. Docteur Locard, « la Vie Universitaire », *Lyon Républicain*, 24 décembre 1923.

3. Malgré tous les efforts que l'on peut faire pour rester bienveillant, on demeure confondu quand on songe que l'homme *s'applique* à mépriser tout esprit scientifique, tout sens critique qui le gêne. C'est un sot, mais *il veut* l'être et recherche cette qualité non sans prétention ; et il se définit ainsi, lui-même, *officiellement*, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle :

« HOMME, s. m. Animal raisonnable, être formé d'un corps et d'une âme ». (*Dictionnaire de l'Académie Française*, 6<sup>e</sup> édit., in-4<sup>o</sup>, t. I, p. 895).

C'est, en y réfléchissant, d'une suffisance monumentale, et le moindre inconvénient d'une telle définition